

Hannelore est morte le 13 juin dernier. Je suis passée peu après rue Penchienatti à Nice devant son atelier-galerie. Une petite enseigne "Art", un fanal en plexiglass peint, éclairé de l'intérieur, et un monochrome jaune tout habillé de lumière. Son oeuvre continuait de veiller sur la rue.

J'ai annoncé sa mort à nos amis communs de Facebook qui la connaissaient finalement peu. Ses cendres ont été dispersées au large de Saint Jean Cap Ferrat. Je suis allée à la soirée commémorative organisée par sa famille le 28 juillet où je n'ai reconnu que Jeffrey Hensing, l'ami peintre américain, rencontré à la Fondation Nall à Vence lors de son arrivée en 1996. Les membres de sa famille sont repartis en Italie, à Paris, en Allemagne...



Que reste-t-il d'Hannelore ? Avec qui parlait d'elle ? Sa disparition ne laisse pas d'accroc dans le tissu social. C'est la mort dans notre société moderne : pas de lieu de commémoration ni de communauté commémorante.

Et pourtant Hannelore a vécu 22 ans sur la Côte d'Azur. Elle s'est intéressée à la vie et à la communauté de Tourrettes sur Loup et de Villefranche sur Mer. Elle a travaillé sans relâche dans des ateliers-galerias qu'elle a ouverts à d'autres artistes, exposé dans des galeries privées et des musées de la région.



Je garde le souvenir très fort de son exposition *Via lucis* qui avait transformé le château de Tournettes sur Loup en cathédrale de lumière et de son exposition à la Bogéna galerie dans la grand-rue de Saint-Paul de Vence qui avait été l'occasion d'une improvisation de rue avec son fils guitariste de jazz flamenco Christian El Sciubba. Alors que le jour déclinait, Hannelore avait peint sans relâche, en épousant le rythme nerveux de la guitare de Christian, une grande composition abstraite syncopée.



J'ai rencontré Hannelore en 1996 peu de temps après son arrivée sur la Côte. Elle était installée dans un atelier de la Fondation Nall à Vence, dans l'ex-fondation Kairoly, vaste domaine boisé en pleine ville. Elle disait son bonheur d'habiter cette petite maison, une pièce pour vivre une pièce pour peindre.

Et ce bonheur elle le peignait sans relâche dans des partitions de couleur, inspirées par ses états d'âme ou par les réminiscences de lieux dont elle gardait une sensation chromatique. Elle aimait la beauté de l'endroit et l'ambiance cosmopolite de la Fondation où se côtoyaient des artistes et des écrivains venus du monde entier.

Hannelore ne parlait pas un mot de français. Mais elle savait communiquer : par le geste, par l'expression du visage, par l'intonation, avec un vocabulaire italien francisé au petit bonheur la chance.

Nos virées en voiture étaient ponctuées par ses exclamations et son rire fréquent. J'en avais conclu qu'à défaut de s'exprimer en français, elle le comprenait. On riait beaucoup et très fort dans ma Renault 11 déglinguée. Des années plus tard, elle m'a avoué, en m'imitant, qu'en fait elle ne comprenait rien. Mais m'entendre parler, parler toute seule et éclater de rire à intervalles réguliers la faisait rire.

Avant de venir s'installer sur la Côte, Hannelore avait déjà vécu plusieurs vies. Elle est née à Berlin dans une famille de musiciens. Après un doctorat de philosophie et des études de littérature et d'art, elle a commencé sa vie professionnelle comme journaliste au Vatican. Elle se souvenait avec plaisir de cette période de sa vie, des moeurs des cardinaux et du bon pape Paul VI qui avait sollicité son avis, non éclairé, de jeune femme, sur la contraception.

C'est à Rome qu'elle a rencontré son mari, Enrico Sciubba, ingénieur et professeur d'université. C'est à Rome que sont nés ses enfants Christian et Sabina. Mais lors de ce premier séjour italien, sa peinture symboliste ne se défait pas du fardeau des fatalités. Couleurs blêmes, dessin appuyé, formes sinueuses lourdement cernées : la vie germe difficilement au milieu des ombres, des fantômes et des démons.



De retour en Allemagne en 1980, seule avec ses deux jeunes enfants, elle s'installe à Allmannshausen sur le bord du lac bavarois de Starnberg à l'endroit où Louis II de Bavière s'est noyé un 13 juin, dans une maison chargée d'histoire. Régulièrement ses pas la ramènent vers une petite rivière, la Lüssbach : études sur le motif puis réinterprétation à l'atelier. Pendant deux ans, les jeux presque abstraits de tâches, coulures, éclaboussures, pénombre et pâles éclats déroulent progressivement sur un rouleau papier de trente mètres de long, la vie d'une rivière qui charrie les émotions de l'artiste. Pendant dix ans Hannelore revient vers la Lüssbach. Hannelore parlait de cette période comme d'une expérience existentielle, d'une longue ascèse dont elle était sortie transformée. Désormais chaque tableau naît d'une commotion. Sentir le monde, hors et en soi, être deux.

Coutumière de l'extraordinaire, sa route croise le chemin de deux papes. Engagée dans les combats des Verts elle côtoie le pape de l'art allemand Beuys et c'est un certain archevêque Joseph Ratzinger qui lui refuse une exposition dans la cathédrale de Munich.

Sa maison bavaroise étant glaciale, elle prend l'habitude de se partager entre la Bavière l'été et la Méditerranée l'hiver. L'Espagne où elle croise la route du danseur de flamenco Antonio Vargas, Ocedeixe au Portugal où elle habite une petite maison échangée contre des tableaux, l'Italie et la Côte d'azur.

In memoriam Hannelore Jüterbock (30 avril 1938- 13 juin 2018)

Lundi, 29 Octobre 2018 16:29



Jüterbock 02

Agnès de Maistre